

EXTRAITS DE PRESSE

La part des nuages,

Thomas Vinau

Presse écrite

L'Yonne Républicaine, 24 novembre 2014

CENTRE-VILLE • Auteur de *La part des nuages*

Thomas Vinau chez Obliques

La librairie Obliques, gérée par Grégoire Courtois, organise régulièrement des rencontres d'auteurs. Ainsi, il recevait vendredi soir l'auteur Thomas Vinau pour une séance de dédicaces à l'occasion de la sortie de son nouveau roman *La part des nuages*, paru aux éditions Alma. Il fait suite à *Ici ça va* et *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux*.

Ses deux premières œuvres ayant connu un beau succès, elles ont été reprises en poche. « Roman après roman, Thomas Vinau développe son style, il s'attache à raconter la vie banale dans *La Part des nuages*, avec une grande finesse et avec précision », nous explique Grégoire Courtois. Thomas Vinau publie des ouvrages de poésie. Depuis 2006, une quinzaine de recueils ont été publiés.

C'est la pratique de la poésie qui lui a permis de revenir au roman en 2010.

La Provence, 19 octobre 2014

DÉDICACE CHEZ GOULARD

Thomas Vinau : homme cherchant refuge

Il se prénomme Joseph. Âgé de 37 ans, il a dressé la liste des choses dont il a été fier. Comme avoir appris à dessiner les arbres et les têtes de mort, allumer un feu avec trois allumettes, réparer la tondeuse tout seul, être citoyen grolandais, retenir des mots comme 'trichotillomanie', ou encore avoir vu un Basquiat et un Van Gogh en vrai. Avoir également séduit, même si de ce côté-

là les choses se sont passablement dégradées la mère de son fils Noé qui vient de le quitter. Alors il cherche à s'échapper du réel, et en adepte des chemins de traverse, il déambule avec l'espoir d'estomper les effets des orages qui ont dévasté sa vie.

Il y eut Alexandre, frère des fainéants de la vallée fertile, sommeillant dans son lit, ou encore le baron perche qui pour une histoire d'escargots passera son existence dans les arbres. Pour Joseph, un cerisier fera l'affaire et, juché un instant dessus, il réinventera son avenir.

Phrases courtes, souvent sans verbes *La part des nuages* (que Thomas Vinau originaire de Pertuis viendra dédicacer en voisin à Aix chez Goulard), est un texte poétique et romanesque placé sous la tutelle littéraire de Calvino et le regretté Jean-Claude Pirotte "*Les choses arrivent sans qu'on les voie Si les mauvais coups avaient des clochettes aux pieds on le saurait*" écrit-il par personnage interposé. De désillusion en utopie, Joseph apparaît comme une sorte de double de l'auteur, qui dans ce roman émouvant et d'une grande sensibilité montre qu'il est un auteur aguerri préférant aux grandes orgues du pathos, un style qui rappelle les sonates de Schubert. Superbe !

J-R.BARLAND.

La Provence, 15 septembre 2014

La traversée de la nuit selon Thomas Vinau

Quoi ? "La part des nuages" Qui ? Thomas Vinau Où ? Alma

Premiers mots : "Ce jour-là fut le jour de rien. Justement. Pourtant il n'était pas pire que les autres. Pas de changement notable. Pas d'événement. " Notre avis : Après le majestueux "Ici ça va" qui avait secoué la rentrée littéraire 2012, Vinau le Pertuisien scrute ici le destin de Joseph, 37 ans, qui voit sa femme partir avec leur fils Noé.

Fort d'une science du mot élagué au possible, Vinau décrit le bateau qui tangué avec ses phrases sèches et imparables. Sa traversée de la nuit est en soit une odyssée inoubliable.

Beau comme du Vinau !

Le Populaire Centre France, 4 septembre 2014

À découvrir : 7 livres, 7 coups de cœur

Rentrée littéraire

La Part des Nuages est le troisième roman de Thomas Vinau publié chez Alma. Les deux premiers, *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* et *Ici, ça va* sont d'ailleurs repris en 10/18 en raison de leur succès.

Livre après livre, Thomas Vinau développe un style de plus en plus musical, une poésie qu'il va pourtant dénicher au cœur même du quotidien. Il s'attache à raconter la vie banale. Dans *La Part des Nuages*, c'est celle de Joseph, 37 ans, divorce, père d'un petit Noé. Il se retrouve seul pour une semaine. L'enfant est parti chez sa mère. Joseph s'abandonne à une dérive. Il remet peu à peu son existence en cause. Il ne l'accepte plus. Il n'accepte plus les jours qui se suivent dans la monotonie. Il n'accepte plus ses renoncements. Heureusement, selon Vinau, il est pour tous une "part des nuages".

Elle se trouve quelque part, pas très loin, à portée de regard. Il suffit de savoir lever les yeux vers le ciel. Au fond, cette "part des nuages" n'est rien d'autre que la grâce et la tendresse avec laquelle Thomas Vinau sait raconter l'humble humanité.

De ce fait avec lui, toute vie banale redevient précieuse.

Muriel Mingau

Ouest France, 21 août 2014

Un trentenaire resté enfant

Joseph, un trentenaire, vit au jour le jour, comme si rien n'avait changé depuis son enfance. Il se construit une cabane pour ranimer ses rêves. Et puis il découvre les autres, leur histoire, leur présence. Il y cherchera sa victoire.

Page des libraires, rentrée 2014

Comblent l'absence par l'errance : physique, métaphysique, poétique. Un vaste et ambitieux programme qui, sous la plume d'un THOMAS VINAU très en verve, devient léger, épuré, mouvant et protéiforme, comme un nuage.

Par Aurélie JANSSENS

Librairie Page et Plume (Limoges)

JOSEPH VIT SEUL avec son fils Noé. Sa femme l'a quitté pour un autre pour refaire sa vie, pour voir si le quotidien était moins lassant ailleurs. Noé est resté vivre chez son père beaucoup plus pratique, pour ne pas changer d'école de chambre, continuer à deviner la forme des nuages de la cabane dans le cerisier. Des moments de partage des rires des histoires inventées puisées dans l'inépuisable imagination infantile. Une routine perturbée lorsque pour les congés Noé part quelques jours chez sa mère. Joseph perd ses repères, les moments qui rythmaient sa journée. Il appelle la bibliothèque ou il travaille pour annoncer qu'il ne viendra pas, une histoire de dos bloqué. Il n'arrive plus à voir un seul animal un objet farfelu un bonhomme dans les nuages.

Et ça l'angoisse. Il erre dans la ville, rencontre un marginal, escalade une cathédrale en sa compagnie afin d'observer l'aube sur le monde et revient se terrer dans la cabane avec une pile de Rohan, un cigare, des cacahuètes et sa tortue. Une douce léthargie mélancolique s'empare de lui. Il se laisse aller, boit, ne se lave plus, ne nettoie plus sa maison, à quoi bon « *Nous sommes la consistance des nuages. Et nos fragiles petites brumes deviennent du givre qui fond* ». Le dernier roman de Thomas Vinau est constitué de ces « fragiles petites brumes » de courts chapitres poétiques des instants saisis au quotidien transformés en moments de grâce. L'œuvre de cet écrivain se dessine se précise un peu plus un ton épuré et délicat qui nous touche au plus profond car il parle de nous de nos sensations nos sentiments notre quotidien, et nous amène à regarder le monde qui nous entoure comme s'il était constitué de nuages dont il fallait deviner les formes et les contours pour mieux le saisir.

Livres Hebdo, 30 mai 2014

Le daron perché

Avec ce troisième roman, Thomas Vinau affirme son talent singulier.

Un beau jour de mai, Joseph craque. En douceur, mais il craque. Il se sent de plus en plus inadapté au monde dans lequel il est contraint de vivre. « *Un macaque perdu* » dit-il. À 37 ans, il est

assistant bibliothécaire dans un collège payé 8 euros de l'heure. Sa copine l'a plaqué. Et, surtout, Noé leur fils, la prunelle de ses yeux vient de partir chez sa mère pour quelques jours.

Alors Joseph lâche prise. Il se fait porter pâle au boulot, et passe en mode régressif après avoir fait de solides réserves au supermarché (un univers impitoyable aux faibles et aux pauvres), il s'installe dans la cabane de Noé, tout en haut d'un cerisier d'un mètre cinquante avec de la nourriture, de l'alcool des cigares et Odile la tortue de terre du gamin, opportunément sortie de son hibernation.

La, il se prend pour le baron perché, Tarzan ou le dernier des Mohicans, relit les aventures de Rahan fils de Crao, le héros préhistorique qui a enchanté les mercredis de tas de fans dans Pif Gadget. Lorsqu'il sortira en ville un soir de beuverie, il n'aura pour seul compagnon - outre Odile qu'il trimbale partout avec lui mais une tortue ce n'est pas très bavard -, Robinson le SDF, un ancien charpentier handicapé suite à un accident, qui crèche en solitaire tout en haut d'une église forteresse ou il invite Joseph. Ces deux-là étaient faits pour se trouver.

Et puis arrive « *la voisine à la flûte traversière* », que Joseph a déjà remarquée du haut de sa cabane, et dont il fait la connaissance un jour dans un parc. Elle s'appelle Lilith elle n'est pas au mieux non plus. Son copain un type violent vient de la quitter. Ils sympathisent, et plus si affinités, du moins on l'imagine. Car Thomas Vinau et son narrateur arrêtent leur histoire juste au moment où Noé, tout content, téléphone à son père son retour, en compagnie d'un hérisson plein de puces.

Composé comme à l'habitude du romancier, en brefs chapitres autant de saynètes voire de poèmes en prose, servi par un style élégant limpide volontiers énumératif. *La part des nuages* est un joli conte contemporain doux amer, où l'humour accompagne la révolte. Joseph, le héros, est un personnage fort attachant, dont on imagine qu'il reflète un certain nombre d'expériences, d'opinions, de colères de l'auteur. Un livre optimiste, puisque, à la fin les nuages qui se sont amoncelés dans le ciel de Joseph se dissipent d'un coup, et qu'il semble prêt à « *refaire sa vie* », comme on dit.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Internet

Le Tour du nombril.com, 29 septembre 2014

Bénis soient les jours fériés et les semaines de vacances. Bénis soient les lambeaux arrachés avec les dents à la hyène du temps.

Peu de mots. Le dernier objet littéraire de Thomas Vinau (j'ose à peine parler de roman) est un livre des sens. Un livre économe où chaque phrase, courte, détachée, juste, a sa propre musique. Où les mots, isolés, entourés d'éclat, ou de silence, sont autant d'évocations poétiques qui forment un décor singulier. Lumière, lenteur, odeurs, sons, tout y passe, même le goût (une bouteille de rosé enfilée au goulot qui révèle des effluves de grenadine, un parfum de sous-bois ou d'amande verte).

Ce qui importe à Thomas Vinau, plus que d'éventuels événements, un scénario à rebondissements, une chute à chaque fin de chapitre, c'est la perception des choses et du monde qui entoure son héros fatigué. Joseph, 37 ans est un papa attentionné, moderne malgré lui, qui vit une vie monotone au rythme d'horaires qu'il n'a pas choisis et de collègues aux sourires tièdes. Alors que son fils Noé rejoint sa mère pour quelques jours, Joseph se retrouve seul face à la vacuité de son existence. Détaché d'un monde qu'il a envie de rejeter, il décide de laisser parler ses sens et de vivre en accord avec lui-même, en harmonie avec l'univers qui l'entoure. Joseph contemple, ralentit, regarde le ciel et les nuages, apprivoise l'ordre naturel des choses, s'assoit à la marge et observe le mouvement des autres, ceux qu'il ne veut plus être.

Au loin le mouvement se calme. On ne doit pas être loin des neuf heures. La première vague des trimeurs est passée. Il n'y a pas tant de choses que ça à dire sur *La part des nuages*. La poésie ne s'explique pas. Certains trouveront sans doute le message un peu naïf, empreint de bons sentiments, on reprochera peut-être à l'auteur son scénario un peu bref, mais Vinau est un peintre délicat. Il ne cherche pas nécessairement à imposer une histoire. Il fait confiance à son lecteur, il le guide mais le laisse librement admirer les décors qu'il a façonnés. Je me suis beaucoup baladé en lisant *La part des nuages*. Je me suis parfois retrouvé chez Manu Larcenet (*Blast*), je suis allé faire un tour chez Giono (Je sais pas trop ce que je foutais là...) Les mots de Vinau sont tellement évocateurs qu'ils favorisent le vagabondage de l'esprit. Et on se dit qu'on pourrait, comme Joseph, apprivoiser le temps, ou au moins ne pas s'en soucier, lever le nez de temps en temps, observer les nuages, les regarder passer.

Il a dû s'endormir. Comme ça, à regarder le vent et le ciel. À regarder les gens qui vivent, un chien, une fille. C'est un spectacle reposant. Les gens qui évoluent.

Tulisquoi.net, 22 septembre 2014

Il s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas le jour où il n'est plus arrivé à trouver une forme rigolote dans les nuages, comme quand il était petit. Comme son fils, Noé, arrive encore à le faire. Mais pour son fils justement, il tient, il fait semblant que tout est encore possible. Parce qu'il aimerait bien que le petit garde le plus longtemps possible la capacité de rêver.

Mais le jour où son fils part rejoindre sa mère pour les vacances, Joseph, loin de sa routine habituelle, perd pied. « Des castors qui arrêtent des fleuves. L'eau qui peut fragmenter la roche. Gandhi qui libère un continent sans prendre les armes. La transplantation d'un cœur humain. Ca, ç'a de la gueule. Mais pour ce qui est parfois d'atteindre le soir, ou le lendemain. Ou de trouver une raison de sourire. Ou un moyen de s'endormir un peu. Juste s'endormir un peu. Tranquillement. Paisiblement. Là, y a plus personne. » Alors il prétexte un mal de dos pour ne pas retourner tout de suite travailler à la bibliothèque et... rejoint la cabane dans l'arbre au fond du jardin. Parce que « sur un arbre d'un mètre cinquante de haut, on n'est pas beaucoup plus près du ciel. Pourtant la gravité change. (...) Le point de vue également, puisqu'il ne peut pas tenir debout sur ses pieds mais que, malgré cela, il est tout de même plus haut et peut donc voir plus loin que d'habitude. »

Et l'air de rien, entre deux verres, entre deux chocolats ou deux verres d'alcool, il se pose les questions qui nous taraudent tous : dans un train-train qui nous emmène comme un tourbillon, où sont passés les désirs et les rêves que l'on avait ? Comment avancer quand on ne regarde plus les nuages pour y deviner des formes marrantes ? Les chapitres sont courts, comme tous ces petits instants du quotidien que l'auteur arrive à saisir en quelques phrases. Le ton est doux, comme pour nous dire « ne t'en fais pas, moi aussi je suis passé par là ».

Alors, si on montait aussi dans l'arbre pour redécouvrir les nuages et ce qui nous entoure ?

Paperblog, 22 septembre 2014

Le temps de quelques semaines, Joseph se retrouve livré à lui-même. Son fils Noé est parti en vacances chez sa mère, alors qu'il rythmait les journées de son père. Joseph doit s'inventer de nouvelles activités, il doit remplir la béance laissée par l'absence de son fils. Il décide de prendre

de la hauteur en s'installant dans la cabane perchée dans les arbres. Appelle la bibliothèque où il travaille pour se faire porter pâle. Et regarde les nuages, écoute le temps passer.

"Quand on s'intéresse un peu objectivement la question, le champ des possibles donne le vertige. Des castors qui arrêtent des fleuves. L'eau qui peut fragmenter la roche. Gandhi qui libère un continent sans prendre les armes. La transplantation d'un cœur humain. Ca, ç'a de la gueule. Mais pour ce qui est parfois d'atteindre le soir, ou le lendemain. Ou de trouver une raison de sourire. Ou un moyen de s'endormir un peu. Juste s'endormir un peu. Tranquillement. Paisiblement. Là, y a plus personne."

Avec comme sa compagne la tortue, Joseph se laisse porter par les heures, lâche prise, noue des liens fébriles avec sa jeune voisine joueuse de flûte traversière...

"Il en faut peu parfois pour se sentir libre. Il y a des instants, des éclats, qui vous sauvent en un quart de seconde de la putréfaction spontanée. Allumer un feu. Atteindre le sommet d'une colline. Libérer un cerf-volant. Les dernières minutes d'un marathon. Le fruit cueilli en haut de l'arbre. La première clope. Toucher la main de celle qui. Une fuite effrénée dans les rues. Sécher les cours. Tenir tête à un gros bras. Esquiver la piscine. Frauder. Résister. Arriver en haut de l'arbre. L'aube après une nuit blanche. (...) Il en faut peu parfois pour se sentir libre." p. 84

La vie s'immisce dans les interstices, dans la rencontre avec un marginal, dans la visite d'une cathédrale, et peu à peu, simplement, naturellement, la grâce s'installe.

Le Salon Littéraire.com, 10 septembre 2014

Troisième roman de Thomas Vinau (après le très remarqué *Ici ça va*), mais cinquième livre chez Alma (sans parler des recueils de poésie), cette *part des nuages* est tout aussi aérée que les précédentes fusées scintillantes que notre héraut des temps (dé) passés laisse exploser en plein ciel pour nous réveiller, pauvres lecteurs assommés par le consensus culturel qui régit cette morne plaine ici-bas, rentrée totalement cinglée aux plus de six cents romans, non mais vous vous rendez compte ? Tenez-vous bien (tenez-vous mieux, je vous prie !), on bat des records de production quand en même temps on nous bassine avec la crise, le pouvoir d'achat, le ceci et le cela qui manque, ces fameux trois sous pour faire un franc, pardon, un euro, alors six cents romans, non mais pour qui nous prend-on ? ! Aussi bien le chroniqueur que le lecteur ? Des enfants de Panurge ? Moutons bêlants de stupide paresse (intellectuelle, entre autre chose) qui iront bailler leur ennui sur les feuilles noircies par la diarrhée nothombesque ou le nombrilisme angotien, que sais-je encore comme niaiseries quand, à-côté, mais pas loin du tout, juste là, tout

près de vous, sur un coin de table d'un libraire kamikaze qui aura préféré un éditeur indépendant à une multinationale qui vend aussi des canons, pour déposer sur son étal des livres, des vrais, réalisés avec soin, et votre main, de suite, sentira la différence, cette couverture rainée, votre nez saisira au vol l'odeur de la colle, vos yeux s'illumineront de la police taquine, du logo animal et votre esprit se nourrira goulûment d'un texte décalé, surprenant, enjoué, délirant, humaniste, candide et placebo : il a l'allure d'un médicament de l'âme mais c'est plus qu'un baume qui cautérise les bobos nerveux, les angoisses matutinales, les crises de désespoir, les yeux rouges et le ventre qui pique ; c'est un petit bijou, ouvrez-le, asseyez-vous dans un coin, oubliez les autres. Lisez.

Le grand paon de nuit reste sur son pied de chaise. Au ralenti. Comme Joseph sur la sienne. Au ralenti. Pas d'ouverture à l'horizon. Pas de respiration de secours. Attendre d'atteindre le printemps. Il faudrait entailler le printemps. Il faudrait entailler les nuages. Tailler une brèche dans le ciel. Une issue de secours. Un endroit par où filer en douce. Joseph, 37 printemps, tente de ne pas chavirer quand la mère de l'enfant s'en va puis l'enfant à son tour. Grandes vacances en solitaire, que faire ? Farniente, bilan du temps passé, projection de ses rêves ou mieux encore, regarder autour de soi ? Les autres, ces fameux Autres dont d'infimes détails peuvent nous les rendre sympathiques, attachants... Il y a Robin, il y a Odile, il y a tout le monde, et chacun leur tour, un rôle leur sera attribué dans cette grande farandole de la vie...

Un roman à décapsuler pour libérer cette oxygène qui nous fait tant défaut : la complicité. Ce petit lien invisible qui se tisse dans un regard, un geste anodin, une seconde d'entente parfaite qui peut alors illuminer toute une journée. Trois fois rien pour autant de plaisir... pourquoi s'en priver ?

François Xavier

Le Choix des libraires.com, 4 septembre 2014

Le choix des libraires : Choix de Gwendoline Gaciarz de la librairie DU ROND-POINT à PARIS.

Comment poursuivre une existence inchangée depuis toujours lorsque l'on découvre qu'une part essentielle d'enfance nous a quitté ? À 37 Ans, Joseph se laisse flotter dans la continuité du temps depuis toujours. Sa femme l'a quitté, mais c'est l'absence passagère de son petit garçon, parti pour quelques jours en vacances, qui le plongera dans le désarroi le plus profond.

Il se met alors en stand-by de sa propre existence, d'un emploi qu'il subit, d'un quotidien qu'il se refuse à maîtriser. C'est dans la cabane du petit Noé qu'il se retranche pour quelques jours, se décidant à mener une vie buissonnière, histoire d'ouvrir la porte à l'imprévu, et qui sait, de retrouver le don de lire dans les nuages...

Thomas Vinau possède l'art de dire beaucoup avec peu, le pouvoir d'évocation de ses mots est immense et fait de ce roman un petit bijou qui porte et transporte son lecteur. C'est peut-être cela, la poésie...

Le Goût des livres.com, 2 septembre 2014

Thomas Vinau, c'est avant tout une sensibilité à fleur de peau, une attention aux petites choses de la vie, une pudeur qui met de la distance avec la difficulté d'être, le tout baigné dans une poésie qui semble innée chez lui.

Après l'angoisse de la paternité (*Nos cheveux blanchiront avec nos yeux*), le retour à la maison de l'enfance (*Ici ça va*), voici des temps plus désenchantés. La femme aimée est partie, laissant Joseph s'occuper de leur fils de 7 ans, Noé. Le roman se déroule sur une semaine, celle où Noé va passer huit jours chez sa mère, laissant Joseph déboussolé, ne sachant que faire de ce temps vide devant lui. Il va se réfugier dans la cabane de son fils, bricolée dans un cerisier et se laisser dériver doucement, observer la nature, les nuages, en se gavant de nourriture régressive et en picolant.

Quand il sort de son repère, sale, hirsute, un peu hagard, il fait des rencontres insolites, au gré de ses errances, heureux de côtoyer les autres, la jeune flûtiste qu'il observe de son arbre, un compagnon de galère, sans oublier Odile la tortue, qu'il trimballe avec lui. J'ai retrouvé avec plaisir la petite musique de l'auteur, distillée de livre en livre, même si celui-ci m'a paru d'une tonalité plus triste. La poésie est toujours là dans le regard qu'il porte sur le quotidien, l'observation de tout ce qui l'entoure, la délicatesse dans l'évocation des sentiments, l'étonnement devant le monde et son drôle de fonctionnement. J'ai cru y percevoir aussi une immense tendresse inemployée sur cette semaine sans Noé. Son retour annoncé va laver les miasmes des derniers jours, chasser les vieux démons et dégager le ciel.

"La peur et la joie. Pile ou face. On vit toute une vie avec ça. La peur ou la joie. Être une pièce. On tombe d'un côté ou de l'autre. On choisit, plus ou moins, de quel côté on tombe. La joie est le dos de la peur. Quand l'une s'éloigne, on distingue le sourire sur le visage de l'autre. On est les deux. Une pièce. Qui vole en l'air. Qui tourne. Qui tombe. S'il n'y a rien ou personne pour nous lancer une nouvelle fois. On reste en bas".

Un indispensable.

L'avis de Leiloon

Les lectures de Cachou, 26 août 2014

Les romans de Thomas Vinau vivent dans cette tenue frontière existant entre le récit et les beaux mots, entre la logique et le lâcher-prise. Parfois, ils basculent d'un côté ou de l'autre, sans prévenir, pour notre plus grand plaisir ou à notre plus grand agacement. Lire *La part des nuages* m'a permis de le comprendre et de mieux appréhender mes précédentes (et déroutantes) expériences avec l'auteur. Il existe comme un lien entre les trois romans de Vinau, comme s'ils racontaient autant trois hommes qu'un seul. Car les personnages sont multiples mais leur besoin d'une sorte de retour à la nature (ou aux racines) est similaire. Dans *La part des nuages*, Joseph, 37 ans, a été mari, est divorcé et sera toujours père. Sa vie est maintenant rythmée par son petit Noé, qu'il faut éduquer, préparer, amener à l'école, rechercher l'après-midi, distraire, nourrir et dorloter. Mais que faire quand le petit bout part en vacance avec sa mère ? Joseph fait le point et des listes. Puis décide de se retrouver en s'abandonnant...

On peut aborder *La part des nuages* de deux manières. Soit en s'intéressant au récit et en plongeant dans cette histoire déstabilisante d'un homme qui cherche un nouvel équilibre (ou qui se perd, au choix). Soit en se laissant bercer par les mots et en savourant les formulations du poète. Mais ce serait dommage de ne se limiter qu'à l'une ou à l'autre. Pour ma part, j'ai vogué entre les deux, sans réellement me décider, parfois irritée par une formule mais séduite par une réflexion, d'autres fois déroutée par l'évolution de l'ensemble mais en accord avec la musique des mots. Bizarrement, la beauté des romans de Thomas Vinau réside dans leur brièveté. Celle-ci permet une immersion totale dans une histoire qui nous avale complètement sans qu'on ait le temps de se poser trop de questions. On accepte, on vit et on ressort tout un coup d'un récit qui nous habitera encore par après justement parce qu'on a besoin de digérer, de comprendre ce qu'on a surtout ressenti instinctivement pendant la lecture. Ainsi, *La part des nuages* est autant une aventure déstabilisante qui nous plonge dans le lâcher-prise d'un homme ayant besoin de se redéfinir pour voir à nouveau quelque chose dans les nuages qu'une expérience poétique semblant peut-être plus amère que les autres incursions de Thomas Vinau dans l'univers romanesque. Ou, comme dirait l'auteur, plus simplement que moi : « Repousser ce moment où l'instant capitule. »

Bricabook.fr, 22 août 2014

Noé part dans trois jours chez sa mère. Il n'y a que des parenthèses. Le sable ne cesse de couler. Le dernier grain sera le dernier point. Joseph a 37 ans et c'est un homme en pleine souffrance. Son petit repartira bientôt chez sa mère, et la vie s'arrêtera alors pour un temps. Cœur passé au karcher, un amas filandreux à peine palpitant : comment ne pas sombrer ? Mais c'est en levant les yeux vers le ciel qu'il y voit, non pas une illumination, mais la cabane de son fils : un refuge idéal qui lui permettra de s'élever physiquement à défaut d'anesthésier son esprit.

D'une écriture pleine de points, tels des grains de sable qui enrayeraient l'inéluctable, Joseph comble l'absence. Comment se faire à cette vie en pointillés si ce n'est par la contemplation des nuages, propices à l'évasion ? La souffrance a ce pouvoir singulier de nous faire grossir les faits et les choses. Nos sens s'attardent sur cette réalité agrandie et la décuplent. Notre corps déborde de larmes et celles-ci agissent comme un miroir grossissant. Toutefois grâce à ce prisme, Joseph retrouve peu à peu le goût des choses.

Du quotidien retrouvé arrivera le renouveau.

Le refuge de Joseph pourrait le faire passer pour un baron perché des temps modernes, ou encore pour une nouvelle Alice au pays des merveilles. Son dos est courbé par le poids de l'absence, mais il est surtout impossible à Joseph de se redresser dans cet espace pour Lilliputiens. Mais cette cabane possède surtout ce charme enfantin des plaisirs immédiats. Là, courbé, Joseph renaîtra de ses cendres.

Un homme dans une cabane, des questions sur la condition humaine, des personnages aux noms bibliques, une pluie diluvienne : Joseph arrivera-t-il à trouver une des clés de l'existence ? Se sauverat-il ?

Il est difficile de classer ce roman : fable initiatrice, épisode biblique, quête identitaire ? Tout à la fois ? Servi par une prose poétique enchanteresse, *La Part des nuages* se déguste par petites tranches. On lit une première fois, puis une deuxième, on cornerait chaque page de ce livre bientôt hérisson. L'écriture de Thomas Vinau a cette faculté de rendre le quotidien poétique, elle change notre perception des choses en les magnifiant. Un catalogue d'émotions à l'état pur. Cœur vibré, cœur touché, cœur ému. Voici un homme qui sait y mettre les formes pour notre plus grand bonheur. Dans la vie il faut mettre les formes sinon ne reste qu'une boucherie parfumée. C'est important, les formes (...) [Car] il est impossible de répondre : en gros on est des étincelles perdues, de la poussière d'étoile et de boue, l'espace entre deux doigts qui claquent, la distance

entre le rien et rien, éperdus et patraques, des dieux sans mode d'emploi, moins que des bêtes, un rire perdu dans la grande soupe cosmique, une allumette qui ne sait pas quand elle s'éteint. Mais accroche-toi, bats-toi, la vie est belle bien qu'elle ne t'appartienne pas et on peut tout avoir à l'usure, même le monde. (...) Puis un jour Noé a donné la réponse avant de poser la question. Il a dit « on est comme des poules. Des oiseaux qui ne savent pas voler ».

Les mots de la fin, 21 août 2014

Après avoir essuyé les affres du désamour, après avoir laissé partir sa femme, Joseph a sorti la tête de l'eau grâce à Noé, son fils, qui l'a sauvé de la noyade. Ce petit gars est bien là, il vit et grandit un peu plus chaque jour sous ses yeux, des yeux souvent ébahis par ses jeux, ses mots, ses inventions, son imagination. Ils vivent ensemble la plupart du temps, histoire de pas trop bousculer le quotidien, Noé continue d'aller dans la même école et puis il garde sa chambre aussi, le petit univers douillet et fantaisiste qu'il s'est construit. De nouveau à la surface, l'existence de Joseph a repris un rythme régulier, un équilibre.

Mais l'eau sur laquelle le père et le fils naviguent va se troubler : il est prévu que Noé rejoigne sa mère pendant une semaine durant les vacances. L'enfant parti, Joseph se retrouve seul à errer dans la maison. Seul, il est dans une position instable. Son absence fait un grand vide tout autour et à l'intérieur. Dans la tête de Joseph, ce n'est qu'égarément et hésitation. Il se sent dépourvu, mis à nu. Rien ne va plus. Plus de repère. Le bateau coule inexorablement.

Alors il lâche prise, Joseph, il cogite. Il laisse vagabonder son esprit, monte dans la cabane en haut du cerisier, au plus près des nuages. Insaisissables, légers et éphémères. Changeants et troublants. Fragiles ou menaçants, ils imposent leur ombre et se dérobent toujours.

Son fils finira par lui échapper, c'est dans l'ordre des choses. Et lui dans tout ça ? Quel est sa place, ses envies, ses désirs, ses rêves ? Il descend enfin de sa cabane et sort dans la rue. Son errance sera ponctuée de deux rencontres, qui lui feront encore prendre de la hauteur et lui permettront peut-être de faire la part des choses.

J'ai retrouvé avec plaisir l'écriture poétique de l'auteur, son attachement à la nature et à ses manifestations, sa peinture des petites choses du quotidien, ses questionnements sur l'âme humaine, sa perception des relations père-fils, ses pensées sur le temps et ce qu'on en fait. J'aurais cependant apprécié cette fois-ci, que ses phrases prennent de l'ampleur, investissent davantage l'espace. Qu'elles se précipitent moins. Qu'elles se traînent un peu.

Les chroniques culturelles.com, 19 août 2014

Il se demande pourquoi Noé et lui n'en ont pas encore eu l'occasion. Parce qu'ils ne l'ont pas saisie tout simplement. C'est assez simple en fin de compte. D'oublier de vivre. Cela faisait quelque temps que j'avais envie de découvrir l'écriture de Thomas Vinau, et la parution de son nouveau roman pour la rentrée littéraire m'en a enfin donné l'occasion.

Joseph tue le temps. Un jour après l'autre. À 37 ans, il est assistant bibliothécaire, mais il n'a pas trouvé dans cet emploi ce qu'il y cherchait. Sa raison de vivre c'est son fils, Noé. Mais il est parti passer quelques jours de vacances avec sa mère. Alors Joseph déprime un peu, il s'interroge sur le sens de la vie et fait des listes. La liste des choses dont il a été fier, par exemple. Et puis, il décide de tout changer, et de mettre un peu de déraison dans son quotidien... Récit poétique plus que roman, ce texte tout en fragments pourrait presque servir de manuel du Carpe Diem. Au lieu de subir chaque jour, attendant les jours fériés et les vacances, "lambeaux arrachés avec les dents à la hyène du temps", en faire quelque chose. Par la rêverie, la lecture, l'imaginaire, mais aussi une certaine insouciance déraisonnable qui permet d'habiter poétiquement le monde. Regarder les nuages, métaphore du temps météorologique et chronologique, deux motifs obsédants du texte, qui symbolisent aussi la liberté à laquelle nous aspirons tous. Empreint d'une certaine mélancolie, La Part des nuages est aussi un texte qui donne envie de vivre et de profiter de la vie, de toutes ces petites choses simples qu'elle nous offre. De faire des listes. D'être déraisonnable.

Je le recommande chaudement !

Radio

RTS « Entre les lignes » 29 septembre 2014

<http://www.rts.ch/espace-2/programmes/entre-les-lignes/6143000-entre-les-lignes-du-29-09-2014.html#6142999>

France Bleu Maine, 22 septembre 2014

https://www.youtube.com/watch?v=_gTTG1SO_6I